AIDE À LA PREDICATION

Dimanche 21 juin 2026

Michée 7, 18-20

Kévin Buton Pasteur vicaire à Saint Matthieu

Port du Rhin.

Cadre liturgique : Ce texte est celui du 3e dimanche après la fête de la Trinité, au début dans l'Église catholique. C'est un temps « ordinaire » non pas au sens où il serait banal, sans intérêt, mais bien sûr parce qu'il n'est pas aussi riche en fêtes liturgiques importantes que la période qui la précède. Ce caractère ordinaire, régulier, du temps que nous entamons pourrait conduire à une monotonie, et une tiédeur de la foi que la période des vacances scolaires qui s'approche ne va faire que renforcer.

Le temps de l'Eglise peut néanmoins être investi comme période d'approfondissement du mystère, comme son nom l'indique, de l'Eglise comme communauté des croyant·es appelée à vivre au nom du Christ. Avec la Pentecôte, l'Eglise a été constituée dans et par le don de l'Esprit Saint aux apôtres. Mais comment comprendre ce don de l'Esprit, et comment faire pour le laisser transformer nos existences ?

Problématique : L'Eglise, c'est l'enseignement de ce 3e dimanche après la Trinité, est d'abord une communauté réconciliée à Dieu. Cette réconciliation n'est pas de son fait à elle, mais elle relève de la libre élection de Dieu. Il appelle à lui des pécheurs de tous les horizons, des hommes et des femmes faillibles et imparfaits, pour les sauver et les faire participer à son œuvre. Dans les autres textes de ce dimanche, l'accent est mis sur le pécheur pardonné (« *Je rends grâce* [au Christ Jésus] *qui m'a jugé assez fidèle pour m'appeler à son service, moi naguère un blasphémateur, un persécuteur, un insulteur* » 1 Tm 1,12, et dans l'évangile de Luc la parabole du fils prodigue). Si cette dimension est présente dans le texte de Michée, l'accent se déplace plutôt sur la source qui pardonne, sur Dieu lui-même, par cette question initiale : « *Qui est comme Dieu ?* »

La question n'est donc pas tant, comme le demande le psalmiste : « *Qu'est-ce que l'homme, pour que tu te souviennes de lui ?* » (Ps 8,5), mais quelle est la nature de ce Dieu qui s'intéresse à cette chose insignifiante qu'on appelle un homme, et qui lui pardonne ses fautes ? Il s'agit, pourrait-on dire, d'un problème de définition. Si Dieu est un être parfait, terrible lorsqu'il est revêtu de sa gloire, comment pourrait-il supporter l'imperfection humaine ? Cette question est à poser dans le contexte plus large du livre de Michée. Une grande partie de ce discours prophétique consiste à présenter la destruction prochaine de Jérusalem comme un châtiment de Dieu devant l'injustice et l'impiété du peuple. Une telle punition est d'ailleurs logique dans le contexte culturel proche-oriental. Ce qui est, en revanche, tout à fait incompréhensible, c'est que ce Dieu, qui aurait toutes les raisons d'être en colère, qui pourrait légitimement châtier son peuple, décide malgré tout de lui faire grâce. Ce « faire grâce », traduction du mot hébreu *hèsèd*, sera au cœur de cette définition paradoxale d'un Dieu juste *et* bon.

Eléments de prédication :

a) La hèsèd *de Dieu*

« *Qui est comme Dieu ?* », cette question est à la fois une question rhétorique (il est évident que nul n'est comme lui, il est unique) et qui appelle une définition propre, la reconnaissance de cet attribut qui n'appartient qu'à lui. Cet attribut essentiel de Dieu est sa *hèsèd* (חֶסֶד), sa miséricorde, sa compassion.

Notons que la question posée par Michée n'est pas exactement « *Qui est comme Dieu ?* », mais « *Quel dieu est comme toi ?* » Il ne s'agit pas de mettre en scène « *la distance qualitative infinie entre Dieu et l'homme* » (pour parler comme Kierkegaard et Karl Barth) mais la supériorité du Dieu d'Israël sur toute autre puissance divine et cosmique[1]. Il n'est aucun pouvoir en ce monde qui soit même comparable à ce Dieu de compassion, et c'est bien cet amour, qui le caractérise essentiellement, qui lui confère toute sa puissance et sa supériorité sur toute autre réalité.

Dans nos existences, nous sommes tentés de nous en remettre à bien des puissances supérieures : nous nous abandonnons à l'argent, au pouvoir, au désir de soumission, car nous avons conscience qu'il s'agit là de forces qui nous permettent d'agir très efficacement et parfois dramatiquement sur les autres.

[1] On remarque au passage que Michée n'est pas un prophète monothéiste au sens où il n'admettrait l'existence d'aucun autre dieu que Yhwh. Sa formulation implique la reconnaissance d'autres divinités, radicalement inférieures pourtant. On parle volontiers d'*hénothéisme* dans ce contexte : un culte rendu à une divinité particulière, sans remise en question de l'existence d'autres divinités associées à d'autres peuples. Le monothéisme au sens strict se développera ultérieurement dans le judaïsme antique.

Pourtant, ces puissances sont bien faibles, nous dit le prophète, face à la puissance de Dieu qui repose sur l'amour. Belles paroles, me direz-vous ! Que peut l'amour face à la violence ? Contre ce qui pourrait nous sembler constituer une évidence, y compris à l'époque de Michée où le pays sombre dans la guerre, ce dernier nous affirme que cet amour est *agissant*. Aussi bien la *hèsèd* est un mot régi par le verbe « faire ». La compassion n'est pas qu'un noble sentiment, c'est un acte, c'est ce qui se fait. Dieu fait *hèsèd*, « *il se plaît à faire grâce* » (Mi 7,18, trad. TOB). L'amour transforme le monde concrètement, de manière plus subtile que les armes ou la domination, et pourtant d'une manière qui lui est infiniment supérieure (on songe à « *la voie infiniment supérieure* » de l'amour fraternel dans 1 Co 13).

Michée ne fait pourtant preuve d'aucune naïveté. Il ne nie pas que la guerre ait déjà durement frappé le peuple, ce qu'il interprète comme la manifestation de la colère divine. Il agit en faveur « *du reste de son patrimoine* » (v. 18), car une partie du peuple a déjà été détruite (le royaume du Nord est sans doute déjà tombé lorsque Michée débute son activité de prophète). Les puissances démoniaques qui tuent les êtres humains et les dressent les uns contre les autres prennent leur part du butin. Le mal est une réalité qui pèse sur notre monde, elle réclame une partie de notre chair et de notre esprit.

b) Le tu *et le* il

Dans ces conditions, il peut être difficile de percevoir la manière dont cette miséricorde divine agit dans notre existence, dans notre histoire.

Dieu nous paraît distant, replié dans sa majesté. Il n'est plus le Dieu de l'alliance, de la proximité avec son peuple, mais un Dieu lointain et caché.

Le texte exprime cette tension par l'alternance des points de vue. En effet, le prophète parle de Dieu tantôt à la deuxième personne « *Toi qui ôtes le péché, toi qui passes sur les révoltes... Tu jetteras toutes leurs fautes au fond de la mer...* » tantôt à la troisième : « *il se plaît à faire grâce... il piétinera nos péchés...* » Dans la vie du croyant, Dieu peut lui apparaître de deux manières : comme un être proche à qui l'on dit « tu », à qui l'on s'adresse et qui nous répond, dans un dialogue fait de prière et d'actes d'amour fraternel. Mais Dieu est aussi un « il », un être qui demeure extérieur à nous, une altérité qui nous échappe. C'est ce que Luther appelait « la part cachée de Dieu » que nous pouvons être tentés de scruter sans qu'il nous soit pourtant possible d'en rien comprendre.

Or, même la compassion et la miséricorde de Dieu sont prises dans cette part de Dieu qui nous échappe. L'amour de Dieu pour nous, en tant que cet amour coexiste avec le mal, la mort, la finitude, relève aussi de ce Dieu

qu'on ne peut pas toujours tutoyer comme un ami, mais que l'on désigne comme un être dont les motivations nous échappent. Nous ne pouvons alors que méditer sa grandeur, contempler le mystère, mais nous ne vivons plus, à cet instant, la proximité de celui qui peut dire « tu » à l'autre comme à un familier.

Dans notre vie spirituelle, nous oscillons entre le *tu* et le-*il*. Il y a des moments où Dieu est présent de manière presque sensible dans nos vies, mais ils sont rares. Plus fréquents sont les moments où Dieu est ce « Il », avec une majuscule de respect, un Autre qui nous déborde. D'ailleurs, ces deux temps de la vie ne s'opposent pas toujours, et le sentiment de la proximité de Dieu s'éprouve parfois en même temps que celui de son infinie grandeur, comme cette mystique qui disait que dans l'oraison, elle disparaissait en Dieu comme une goutte de sang dans la mer. Image qui dit bien à la fois l'union intime à Dieu mais aussi l'inclusion en un tout immensément plus grand que soi.

En dehors de ces instants exceptionnels, pourtant, l'écart entre notre réalité marquée par le péché et l'amour de Dieu s'apprivoise sous la modalité de la promesse et de la fidélité. « *Tu accorderas à Jacob ta fidélité... C'est ce que tu as juré à nos pères depuis les jours d'autrefois* » (v. 20).

La dimension d'inquiétude et d'aliénation de notre présent est prise entre le passé de l'alliance et l'avenir de la promesse. Parce que Dieu nous as dit « tu » par le passé (y compris sous la forme collective « *Vous serez mon peuple et je serai votre Dieu* », Jr 30,22), nous pouvons avoir confiance dans le fait qu'il continuera à s'adresser à nous au-delà des épreuves.